

puisqu'il errait ainsi en pleine nuit—que je l'ai trouvé dans cet état, sur la grand'route.

Il resta encore un moment à réfléchir, puis saisissant son enfant dans ses bras, il partit, dans une course rapide, à travers la forêt.

* *

Maintenant, un autre ordre d'idées occupait son esprit. Une voix—voix de la conscience méconnue, irritée—lui répétait à l'oreille : "Tu as tué ton fils ! Tu as tué ton fils !" C'était le remords, l'effrayant remords qui l'épouvantait déjà. Et cette voix lui brisait l'âme et lui déchirait le cœur.

Après la mort d'Abel, Dieu ayant appelé Caïn pour lui demander compte du crime qu'il venait de commettre, celui-ci manifesta à Dieu la peur qu'il a que les autres hommes ne punissent son forfait en le faisant mourir comme il a fait mourir son frère ; il a donné la mort et il a peur de la recevoir. La peur, c'est là le sentiment de tout homicide après son crime.

Ce fut aussi là le sentiment qui envahit le père, meurtrier de son enfant : la crainte de la justice, la crainte d'être atteint par les hommes qui lui demanderaient compte du sang versé—crainte aussi vive qu'irréflective. Le moindre bruit l'effrayait et le faisait tressaillir.

A peine était-il rendu au carrefour situé près de la cabane, qu'entendant craquer une branche et croyant les hommes à sa poursuite, il abandonna son précieux fardeau et, effrayant, les cheveux hérissés, les dents lui claquant de frayeur, le corps secoué d'un frisson de terreur, tête nue, la voix du remords lui criant toujours son forfait, comme Caïn après la mort de son frère, sombre, sinistre, farouche, à travers la forêt, il s'enfuit...

Une heure après environ, au moment où le jour paraissait, on trouva le pauvre enfant à demi-gelé et n'ayant plus qu'un souffle de vie. Les paysans furent persuadés que c'étaient les fées de la cabane qui l'avaient mis dans un tel état et le lieu où fut trouvé le petit corps fut dès lors appelé dans le pays le *Carrefour Sanglant*.

III.—LA CROIX DU GOUFFRE

Décrire l'émoi qui régnait dans le village de R... le lendemain matin, l'étonnement, la surprise et la peine des bons villageois lorsqu'ils trouvèrent à la place d'une des plus belles maisons du lieu, des cendres et des débris, au milieu desquels gisaient quatre corps à demi calcinés, serait impossible.

L'un de ces corps fut reconnu pour celui du maître de la maison ; il avait un poignard dans le cœur. Ainsi, l'auteur de ce crime devait être en même temps celui de l'incendie. Mais on eut beau faire les plus actives recherches, ce fut en vain.

La prévision du dénon se trouvait justifiée, la vengeance de l'homme accomplie. Or, comme ce dernier venait de frapper son ennemi du coup si longtemps médité, au moment où les flammes, activées par un vent furieux, s'agitaient comme de longs serpents, l'homme entendit une voix lui crier dans les crépitations de la flamme et dans les hurlements du vent :

—Songe à ton serment ! Songe à ton serment !...

Et une autre voix lui souffla à l'oreille :

—Je vais te conduire jusqu'au pied de la montagne où se trouve la croix que tu dois abattre. Marche !...

Et il partit et marcha tout droit devant lui, à travers les champs tout blancs ; la neige lui fouettait la face, l'aveuglant ; n'importe, il marchait toujours. Il était affaibli : depuis longtemps il n'avait pris aucune nourriture ; depuis plus longtemps encore, il n'avait goûté aucun sommeil. Plusieurs fois, il tomba de faiblesse, mais la voix lui répétait toujours : "Marche ! Marche !" et il poursuivait sa route. Il traversa ainsi les champs qui s'étendaient jusqu'à la forêt voisine, où il s'engagea ; quand il en sortit, il se trouva dans une grande plaine et s'arrêta, épuisé.

Près de là, heureusement, se trouvait une cabane

semblable à celle où nous l'avons déjà vu. Il y entra et se reposa. Il pouvait y avoir une heure qu'il était là, lorsqu'il entendit la voix mystérieuse lui dire :

—Lève-toi et poursuis ta route !

Il continua son chemin et marcha, marcha longtemps...

Enfin, il arriva au pied de la montagne.

—Je t'abandonne ici, lui dit la voix, je ne puis aller plus loin à cause de la croix. Prends cette hache qui est devant toi : tu t'en serviras pour l'abattre. Maintenant, je te laisse.

* *

L'homme, ayant baissé les yeux, aperçut, à ses pieds, une hache. L'ayant ramassée, il se mit à graver la montagne. Il faisait nuit quand il parvint au gouffre auprès duquel s'élevait la croix qu'il voulait abattre.

C'était une place vraiment effrayante, située presque au sommet de la montagne. Par les rochers entassés en ces lieux, par l'aspect effrayant de cet abîme dont l'œil n'osait sonder la profondeur vertigineuse, dont les parois étaient formées de roches saillantes, au fond duquel grondaient des cascades énormes qui se brisaient avec fracas et retombaient de rocher en rocher et par toutes les horreurs qu'elle semblait s'être plu à semer sur ses bords, la nature avait écrit là en caractères vivants ce vers que Dante lut sur la porte de l'enfer :

Vous qui passez ce seuil, laissez toute espérance !

La hache à la main, plein d'une fureur diabolique, l'homme s'élança sur la croix. Mais il manqua son but, le pied lui glissa et il fût infailliblement tombé dans le précipice, s'il ne se fût retenu à la croix—à la croix qu'il voulait abattre !...

Loin de désarmer à la vue du danger dont la croix venait de le sauver, il s'élança de nouveau pour la frapper avec une telle force que, manquant une seconde fois son but et le pied lui glissant encore, il tomba dans l'abîme en essayant, mais en vain, cette fois, de se retenir à la croix !

Ne nous acharnons jamais contre la croix ! C'est l'arbre de vie et de mort : à ceux qui l'aiment, la respectent, la vénèrent, elle donne la vie ; mais malheur à ses insulteurs, malheur à ceux qui la profanent, malheur à ceux qui veulent l'abattre car, à ceux-là, elle donne la mort !

* *

Or Satan, du seuil de sa demeure, jeta encore un coup d'œil au dehors, ce soir-là, disant :

—Ah ! maintenant que j'ai attiré cet homme, autrefois un de ses fidèles serviteurs, dans l'abîme de la montagne et dans l'abîme encore plus sombre de mon morne empire, le tyran la retirera-t-il enfin, sa flamme orgueilleuse, sa lueur provocatrice ?...

Satan leva les yeux, et là-haut, par delà les étoiles, il aperçut la lueur céleste qui brillait toujours d'un plus grand éclat dans un rayonnement plus grand.

Ce soir là s'était envolée au ciel l'âme du petit mendiant laissé par son père dans la forêt, et de ses beaux yeux d'azur le pauvre abandonné de la terre contemplait maintenant les splendeurs du paradis.

JULES F...

L'ANNÉE SAINTE

Puisse l'Année Sainte être le prélude d'une ère éminemment chrétienne, et puisse-t-elle ramener, parmi les hommes, les bienfaits de l'âge d'or !

Que les peuples, lassés enfin des luttes, du pillage et du sang, jettent un linceul sur les victoires du siècle passé. Que toutes les nations en se donnant la main, triomphent de la faveur du flambeau de la civilisation, au triomphe de l'Eglise Catholique !

C'est la foi qui ériga la grandeur des nations !

C'est elle encore qui affranchit un peuple à son déclin.

C'est elle qui est toujours la boussole du genre humain et la rédemption de l'humanité entière !

Que l'homme fatigué du poids écrasant de l'incrédulité, cherche en Dieu seul la joie du repos et du salut ! "Frappez et l'on vous ouvrira" a redit l'Evangile, qui est l'écho fidèle de la Parole du Père Céleste, ce bon Père généreux et doux qui tend toujours les bras à l'enfant égaré revenant au bercail, le cœur heureux et repentant.

Que la femme, comme l'ange d'amour et de mansuétude, sème abondamment le bon grain dans le jardin de la famille : ce petit monde, où, il y a une tête, un cœur et une âme, cette trinité du père, de la mère et de l'enfant, unis par les liens indissolubles d'une foi immortelle !

La foi : c'est encore la lumière qui guide l'esprit humain au travers des ténèbres de l'ignorance, plus redoutable que l'écueil de "Scylla" et le gouffre de "Charybde" réunis !

Sans la foi, la vie ne serait plus qu'un désert immonde dont les sables brûlants dessécheraient les torrents jusqu'à leur source, et feraient mourir la fleur flétrie avant d'éclore. La foi, c'est le calme des passions, c'est l'apaisement des tempêtes à travers les mondes !

C'est le doux bercement de la vague tumultueuse redevenue soumise au rythme cadencé des flots harmonieux se balançant mollement, comme un enfant qui dort tranquille dans son berceau sourit doucement aux rêves ailés tout semblables aux beaux anges des cieux, qui planent au-dessus de la terre.

L'âme, enfin régénérée au souffle pur de la "Divinité," se délecte ineffablement dans les délices inouïes d'un bonheur épuré et durable.

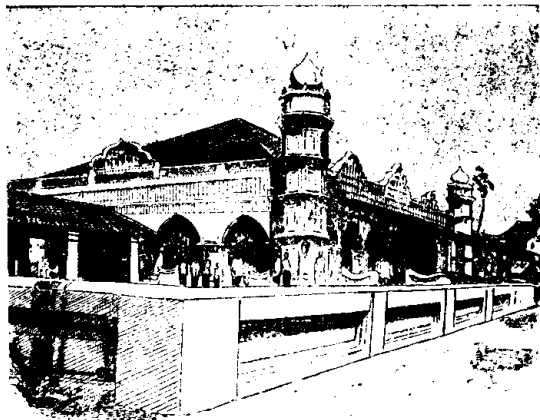
Alors, la charité, cette clef d'or, n'ouvrira pas seulement les trésors d'une année sainte ; mais encore les portes d'airain du Paradis éternel !!!

ULLA.

EN MALAISIE

LA GRANDE MOSQUÉE DE PINANG

Les mosquées des musulmans varient beaucoup de style architectural suivant les différentes contrées où leur culte a été introduit. Souvent les églises ou les temples existants furent transformés en mosquées ; telle Sainte-Sophie à Constantinople. Dans les Indes, les architectes ont imité les temples bouddhistes, en Turquie, le style byzantin domine. Il n'est donc pas étonnant qu'en Malaisie nous trouvions des mosquées affectant le type architectural du pays, comme le montre notre gravure exécutée d'après une photographie que nous avons prise de la grande mosquée de Pinang, dans l'île de ce nom. Les Anglais, qui occupent cette île, ont fait les frais de la construction de la grande mosquée, gagnant ainsi très adroitement la reconnaissance des nombreux dévots qui y vivent.



La grande mosquée de Pinang

Au milieu d'un quadrilatère dallé entouré d'un mur d'appui, s'élève le temple ouvert libéralement aux voyageurs sans asile. Ils viennent y prier et y dormir en paix, certains que personne ne viendra les importuner dans ce lieu inviolable qui est véritablement pour eux la maison d'égalité par excellence. Que n'en est-il de même de tout !

J. CLAIKE